

## La grâce de Jacques Derrida 1930-2004

Par Fethi BENSLAMA\*

Pendant plusieurs jours, je me suis demandé où j'allais trouver la force pour parler ce soir de Jacques Derrida, parler de lui publiquement comme n'étant plus de ce monde, alors même que le monde dans lequel j'ai appris à penser était marqué par sa présence, sa parole, sa pensée. Pourtant, j'ai ardemment souhaité ce moment ici, à l'Institut du Monde Arabe, et quand Maati Kabbal s'est ouvert à moi de cette possibilité, j'ai éprouvé de la gratitude, que depuis ce lieu qui porte le nom « Arabe », puisse être porté comme sien, le deuil de Jacques Derrida.

Nous cherchions des mots pour donner un nom à ce moment, un nom digne de notre amitié et de notre admiration, quand tout à coup, ouvrant l'un de ses livres, surgit : « plus d'un salut », ce sont là, ses mots à lui, c'était à lui qu'il fallait commencer par donner la parole, c'était donc de lui que l'on pouvait trouver la force pour s'arracher à la tristesse infinie. Pour autant, l'immensité de cette parole, l'ampleur de son œuvre ne se laissent pas reprendre, tant elles résonnent pour moi de tous côtés. Depuis quelle question, quel problème ou quels enchaînements éblouissants, enchaîner, et trouver le premier mouvement d'un geste de salut ? De ce désarroi de dire et de ne pas dire, il y a peine quelques nuits, deux rêves de Jacques Derrida m'ont, en quelque sorte, donné la possibilité de sortir et de commencer à parler pour Jacques Derrida.

Dans le premier, je devais entrer dans ce qui ressemble à une chambre mortuaire où je devais prononcer quelques mots, mais en y entrant je m'aperçois tout à coup que la feuille que je tenais à la main était blanche et que je n'avais rien préparé, je ne savais pas quoi dire, pas un mot ne venait. Le rêve s'interrompt sur cette aphasie. Puis, un second rêve où nous sommes ensemble autour d'une table de travail avec d'autres amis ; tout d'un coup Jacques s'évanouit sous mes yeux ahuris ; le temps de me retourner vers les autres comme pour les interroger sur cette disparition, et le voilà qui revient avec un sourire et une intensité lumineuse autour de lui, comparable à celle qui illumine un tableau ou une icône. Fin du rêve, ou plus exactement réveil sur le don du rêve, d'un rêve de lui, pour parler de lui comme *revenant*, ou de ce que j'appellerai dans un moment, en lui empruntant le mot, *la revenance* de Jacques Derrida.

Souvent, j'ai rêvé de Jacques Derrida, sans doute bien plus que d'aucuns de mes maîtres et amis. Ces rêves ne survenaient jamais lorsque

---

\* Paris, Institut du Monde Arabe, le 13 janvier 2005

de longues périodes passaient sans que je le voie ou l'entende, mais paradoxalement, toujours, quand nous nous rencontrions, lors d'une conférence, d'un séminaire ou d'un voyage ensemble. Chaque fois qu'il y a eu rêve, c'est le soir même ou le lendemain de ces rencontres, Jacques s'y présente parfois en restant silencieux, et ce sont les rêves les plus longs ; à d'autres occasions, il me disait quelque chose rapidement ; plus rarement il y a un échange, dont en général je ne garde que quelques bribes. Je ne me souviens pas que ces rêves aient contenu un message particulier ou particulièrement important. Cependant, ce qui les marque tous, c'est la tonalité énigmatique de sa présence, chaleureuse et pressante à la fois, son regard interrogateur, non sans un léger sourire (qui oubliera le sourire de Jacques Derrida ?) et surtout, surtout cette impression d'une intense lucidité que je ressens, si intense que le rêve en est interrompu, plus d'une fois.

Cela s'est produit dès la première rencontre, exactement le 21 mai 1986, jour où je l'ai entendu parler, au cours d'un colloque organisé par le Collège International de Philosophie, où il disait un texte qui sera repris par la suite sous le titre : *Le monolinguisme de l'autre* dont une grande partie était consacrée à un dialogue avec *Amour bilingue* d'Abdelkébir Khatibi, ici présent. Déjà dans cette rencontre avec celui qui n'était pour moi à l'époque qu'un nom, se produisit l'inoubliable émotion, cette énergie de pensée et de parole, cette présence qui recelait en elle le *regredient du rêve*, selon la formule de Freud, pour désigner ce qui dans la perception même revient hanter l'activité onirique. Qu'est-ce donc ces rêves d'une présence qui vient doubler la rencontre réelle au moment même où elle a lieu, comme s'il s'agissait de ressaisir un rapport à un excédent, à un surcroît, à *un plus que* Jacques Derrida de la réalité, pour me mettre en relation avec un Jacques Derrida du rêve ?

Pendant toutes ces années, je n'ai pas cherché à interpréter ces rêves au-delà de l'idée de l'amour d'amitié qui donne un tel renchérissement de la présence pour celui qu'on aime, qu'il provoque un manque dont le rêve veut venir à bout par une présence intensifiée. Mais aujourd'hui que Jacques Derrida me manquera radicalement, maintenant que je ne le rencontrerai plus jamais que sous le mode du revenant et de l'image,— du revenant, du spectre et du fantôme déjà présent dans l'image, comme il nous a tant appris à le penser—, voici que la privation de l'ami vient créer cette obligation puissante, propre à la puissance endeillante, de déchiffrer ce qui nous est arrivé par le don de son amitié et de son œuvre sans mesure. Il me semble que cet excédent, ce surcroît, ce *plus* de Jacques vivant, cette *revenance* qui émanait de sa présence réelle, autant

que de sa parole et de son écriture, c'est ce que je pourrai nommer *la grâce de Jacques Derrida*.

La *Gratia*, ce mot si chargé du sens du don, c'est de lui d'une certaine façon, que nous avons appris à lui donner consistance et à le conjuguer avec l'acte de penser et de dire la pensée. Actes de reconnaissance et d'accueil avec ferveur de l'autre, crédit, agrément, beauté et élégance, bienveillance et bonté, sursis et pardon, prière, supplication, requête, inspiration, remerciements, on ne peut parler de Jacques Derrida sans le situer dans cette constellation des significances de la grâce. Longtemps ses amis et ceux qui l'ont approché se souviendront de ce qui a rendu cet homme si intimement capable de salut, de saluer les autres et de leur rendre grâce. De bout en bout, le travail de Jacques Derrida a été, bien plus qu'une lecture incessante d'auteurs et d'œuvres qui ont marqué au passé et au présent ce qui s'appelle « penser et écrire », une action de grâce ininterrompue à la fois rendue à eux et reçue d'eux.

Dans la langue arabe, les mots qui désignent la grâce et à commencer par le terme « fadhl », disent tous le surcroît, l'excédent, la surabondance, le surpassement, et en même temps le reste, le résidu et le reliquat, autrement dit à la fois « le plus de » et « le moins que ». N'est-ce pas entre ces deux bords que Jacques Derrida s'est tenu et a cherché, chaque fois de façon singulière, à recueillir auprès de l'autre, la chance et la possibilité de penser ? Je ne pourrais pas et je ne voudrais même pas tenter de mesurer à ces quelques mots l'œuvre immense de Jacques Derrida. Mais la simple expérience qui consiste à ouvrir n'importe lequel de ses textes, disons pour aller vite, de « l'origine de la géométrie » (1962) et la voix et le phénomène (1967), jusqu'à « Chaque fois unique, la fin du monde », nous met immédiatement avec Jacques Derrida lisant, je ne dirai pas la logique, mais les *logias* de « le plus de » et « le moins que », où la grâce vient par le supplément et la supplémentation de la présence, de la conscience et de l'origine, vient donc défaire la maîtrise, en tant que le supplément est plus originaire que toute origine. La préséance du supplément est cette altération à la source, ce défaut qui la précède, d'où vient le salut, qui est donc toujours salut de l'autre, grâce donnée et rendue, sans savoir qui donne et qui rend. Tout au plus, tout au moins, s'agit-il de se faire passeur de l'antécédence de la grâce, et c'est le travail de Jacques Derrida.

Plus d'un salut à Jacques Derrida et de Jacques Derrida, et surtout à travers lui, dirais-je, car « le plus », « le plus d'un », traverse sans cesse tous ses dits et écrits : les déclinaisons du « plus d'un » sont innombrables (et l'une des significations de la grâce en langue arabe est aussi l'innombrable et le remarquable et l'incalculable) ; ils parsèment

ses textes : « plus d'un salut », « plus d'une chance », « plus d'un monde », « plus d'un dieu », « plus d'un lieu », etc., jusqu'à la seule définition que Jacques Derrida s'est risqué à donner de la déconstruction, comme il le dit lui-même : la déconstruction, *plus d'une langue*.

Il le dit et le répète et y revient, par exemple dans ce texte que nous avons publié dans les Cahiers Intersignes en 1998, qui s'intitule : « Fidélité à plus d'un ». Jacques Derrida y a rassemblé les interventions qu'il a faites lors d'une rencontre à Rabat, à la suite d'une série de conférences données par des chercheurs du monde arabe, où après chaque conférence, il entrait en discussion avec chacun d'entre eux.

S'adressant à Hachem Foda, ici présent, il lui dit :

*« Vous avez commencé au pluriel, si je puis dire. Nous sommes partis de plus d'un lieu, et ce fut bien.*

*La « déconstruction », s'il y en a, et même si elle reste l'épreuve de l'impossible, il n'y en a pas une. « S'il y en a », comme je crois qu'il faut toujours dire, et selon l'irréductible modalité du « peut-être », du « peut-être possible-impossible », il y en a plus d'une, et elle parle plus d'une langue. Par vocation ».*

Et quelques phrases plus loin, il dit s'adressant à tous :

*« Grâce à vous et d'abord en vue de rendre grâce à votre hospitalité, je suis venu ici, en premier lieu, et je le rappelle encore, pour écouter. Je voudrais essayer d'accéder, et toujours grâce à vous, à ces problématiques indissociablement liées à l'idiome ».*

Il n'y a pas une et il y a plus d'une, c'est là où il n'y a pas, qu'il y a peut-être, qu'il y a une chance pour que cela arrive, et continue à arriver, si l'un est toujours précédé, entamé par le « plus », lequel « plus » est un moins, creusant toujours déjà la présence dite originaire de l'un. Ce mouvement hallucinant de la supplémentation constitue la force de la grâce, force qui renonce à la force absolue, *une force du défaut de force*, et non de la contre force. Et c'est le deuil.

Sans doute, est-ce la raison pour laquelle, recevant dans ce texte la question de l'héritage de l'islam ou d'hériter des islams, comme une question de responsabilité renvoyé aux héritiers eux-mêmes, Jacques Derrida a-t-il choisi comme sous-titre à « Fidélité à plus d'un », toute une phrase : « Mériter d'hériter où la généalogie fait défaut ». Non pas le défaut de généalogie, mais là où la généalogie est marquée d'un défaut, d'une interruption déjà là, avant même la constitution de tout « genos ». De là donc, arrive *le plus* de la dignité de l'héritage.

De même, le survenant, le spectre, le fantôme, la survenance n'est pas seulement ce qui vient après la mort, mais le manque qui creuse depuis

toujours la présence même du vivant de son vivant, le fait mort d'avance, lui donne cet effet fictif, d'où vient ce surcroît qui est la grâce.

Or, cela est ce qui ne se laisse pas *circonvenir*, suspend ou retarde la fermeture du cercle et de la circonférence, le reconnaître par la grâce de Jacques Derrida, est le salut que je voudrais lui adresser.

### **Biographie succincte de Jacques Derrida**

Jacques Derrida est né le 15 juillet 1930 à El Biar, Alger, Algérie.  
En 1949, il a migré en France afin de continuer ses études.

#### Scolarité

1943-1951 : Lycée à Alger puis Khâgne à Paris

1951-1957 : Etudes à l'Ecole normale supérieure de Paris (Rue d'ULM) : agrégé en Philosophie.

#### Enseignement

1959-1960 : a enseigné au lycée de Mans, Professeur de Lettres Supérieures

1960-1964 : a enseigné à la Sorbonne comme assistant de Philosophie Générale

1965-1984 : a enseigné l'histoire de la philosophie comme maître assistant en philosophie à l'Ecole Normale Supérieure à Paris

A été ensuite, Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris

#### Postes occupés

Plusieurs séjours dans des Universités en Europe et en Amérique.  
Incluant :

1986 : Professeur de philosophie et de Littérature Comparative à l'Université de Californie à Irvine.

### **Bibliographie de Jacques Derrida**

Jacques Derrida est l'auteur de plus de 80 ouvrages. Figurent ici ses écrits les plus connus ou ceux qui éclairent le mieux sa pensée.

#### Essais et mémoires

*Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*

#### Livres

*De la grammatologie*, Editions de Minuit, 1967.

*Position*, Editions de Minuit, 1972.  
*La dissémination*, Seuil, 1972.  
*La Voix et le phénomène*, Presse Universitaires de France, 1972.  
*L'écriture et la différence*, Seuil, 1979.  
*La faculté de juger*, Editions de Minuit, 1985.  
*Heidegger et la question*, Flammarion, 1990.  
*De l'esprit*, Galilée, 1990.  
*Du droit à la philosophie*, Galilée, 1990.  
*L'Éthique du don*, Métailié, 1992.  
*Donner la mort*, Galilée, 1992.  
*Passions*, Galilée, 1993.  
*Spectres de Marx*, Galilée, 1993.  
*Politiques de l'amitié*, Galilée, 1994.  
*Apories*, Galilée, 1996.  
*Résistances de la psychanalyse*, Galilée, 1997.  
*Adieu à Emmanuel Lévinas*, Galilée, 1997.  
*Cosmopolites de tous les pays encore un effort*, Galilée, 1997.  
*Marx en jeu* (avec Marc Guillaume), Descartes et Cie, 1997.  
*De l'hospitalité* (avec Anne Dufourmantelle), Calmann-Lévy, 1997.  
*Demeure*, Maurice Blanchot, Galilée, 1998.  
*Voiles* (avec Hélène Cixous), Galilée, 1998.  
*Mémoire d'aveugle*, Réunion des musés nationaux, 1999.  
*Feu la cendre*, Editions des femmes, 1999.  
*Sur paroles*, Editions de l'Aube, transcriptions de plusieurs entretiens donnés sur *France Culture*, 1999.  
*Le concept du 11 septembre*, dialogues à *New York* avec Giovanna Borradori, Jacques Derrida et Jürgen Habermas, 2002.  
*De quoi demain...*, entretiens de Jacques Derrida et Elisabeth Roudinesco, 2003.  
*Chaque fois unique, la fin du monde*, Galilée, 2003.

### Films

Jacques Derrida a fait des apparitions dans deux films :

*Ghost Dance* de Ken Mc Mullen, en 1982.

*Disturbance* de Gary Hill, en 1987.

Deux films lui sont consacrés :

*D'ailleurs Derrida* de Safaa Fathy, en 2000.

*Derrida* de Kirby Dick et Amy Ziering Kofman, en 2002.

## **Noureddine SRAÏEB\* (1936-2005)**

**Par Jean-Claude SANTUCCI\*\***

Noureddine Sraïeb a beaucoup donné de sa personne et de son temps au service de l'IREMAM<sup>1</sup> et de son développement scientifique pour que l'auteur de ces lignes, ami de longue date et directeur adjoint de cette institution, ne prenne pas le temps d'évoquer en premier lieu le caractère exemplaire, par leur longévité et leur diversité, de ses contributions au renom et à la visibilité scientifiques de ce laboratoire, où il a passé la quasi-totalité de sa carrière. Titulaire d'une double licence d'arabe et de lettres modernes, il est recruté en 1964 comme vacataire au CENA (Centre d'études africaines), puis comme collaborateur personnel du professeur Roger Le Tourneau, en 1965, et comme documentaliste au CRESM (Centre de recherches et d'études sur les sociétés méditerranéennes), de 1967 à 1972. Maîtrisant parfaitement les deux langues, il est l'un des premiers artisans de la création de la section de documentation arabe du laboratoire et l'un des collaborateurs les plus actifs dans la politique d'acquisition, d'enrichissement et de valorisation de ces fonds d'ouvrages, de ces collections de journaux et de revues dont il mesurait déjà l'intérêt pour les recherches à venir. Une fois passé en 1973 dans le cadre des chercheurs, il a su, tout au long de son parcours, mener à bien ses travaux individuels de recherche, qui relevaient du cadre académique de sa thèse d'Etat, sans renoncer pour autant à s'impliquer dans les programmes collectifs du laboratoire, ni dans les activités de formation à la recherche et de valorisation qu'il ne percevait pas comme de simples obligations statutaires. Elles lui tenaient à cœur, moins par souci de reconnaissance personnelle que par fidélité à une culture du collectif et de l'institution, enracinée dans la sociabilité naturelle de sa personnalité. Sa production scientifique témoigne amplement de cet investissement continu qu'il a consacré au service de l'institution, et qui a couvert tous les pans d'activité du laboratoire : on ne compte plus les très nombreux articles, ni les chroniques sociales et culturelles, ni les recensions bibliographiques qu'il a régulièrement publiés dans la longue

---

\* Pour rédiger ce texte, nous nous sommes inspiré des interventions faites par les collègues et amis, notamment Michel Camau, Bernard Morel, Daniel Rivet, Werner Ruf, qui ont participé en personne ou par message à l'hommage que nous avons organisé à la mémoire de Noureddine Sraïeb à la MMSH d'Aix-en-Provence le 17 mai 2005, trois mois après son décès à Zarzis (en Tunisie).

\*\* Directeur adjoint de l'IREMAM

<sup>1</sup> Institut de recherche et d'études sur le monde arabe et musulman.

série de l'*Annuaire de l'Afrique du Nord*, dès la première année de son recrutement, de même que les nombreux ouvrages collectifs publiés dans les divers titres des collections du laboratoire édités par le CNRS ou en partenariat avec des éditeurs privés, ou encore les contributions régulières qu'il fournissait aux revues hébergées comme *Encyclopédie berbère* et la *REMMM* (Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée), à titre de simple auteur ou d'« éditeur » scientifique de numéros thématiques.

Sa participation à l'animation scientifique au sein du laboratoire s'est également distinguée à travers la responsabilité de séminaires généraux liés en amont ou en aval à la direction et à la réalisation de programmes de recherche collectifs. Il a organisé notamment un séminaire sur « Les littératures du Maghreb et du Moyen Orient », non seulement réservé aux chercheurs et enseignants chercheurs du laboratoire mais aussi ouvert aux créateurs, écrivains et critiques littéraires invités à parler de leurs propres expériences d'écriture. Six rencontres scientifiques sont à mettre à son actif, dont deux tables rondes qui portaient, respectivement, sur « Les relations entre le Maghreb et le Machrek : des solidarités anciennes aux réalités nouvelles » et sur « Le mouvement ouvrier maghrébin », dont les actes ont été publiés, ainsi que quatre colloques de dimension internationale, l'un sur « Les politiques scientifiques et technologiques au Maghreb et dans le monde arabe », tenu à Aix-en-Provence en 1980, et les trois autres qui portaient sur « Culture et résistance au Maghreb », « Les vecteurs de diffusion de la modernité dans le monde arabe et musulman » et « Anciennes et nouvelles élites du Maghreb », tous trois tenus successivement en 1988, 1994 et 2000 à Zarzis, cette ville du Sud tunisien dont il était originaire et dont il s'employait à favoriser le rayonnement culturel.

A l'évidence, le parcours de Nouredine Sraïeb paraît exemplaire, au regard des attentes d'un laboratoire en plein essor, qui s'appelait alors le CRESM, et qu'il a pleinement satisfaites en mobilisant avec constance son savoir de chercheur spécialiste de l'histoire contemporaine de l'Afrique du Nord et son savoir-faire de manager scientifique. Il l'est aussi au regard de sa participation active à la vie institutionnelle du laboratoire dont il a suivi toutes les vicissitudes, en étant toujours présent là où risquait de se jouer le destin de l'institution : dans les instances de représentation et de définition de la politique scientifique, comme les conseils d'université, les sections du comité national du CNRS ou, plus localement encore, au sein du conseil de laboratoire, Nouredine Sraïeb était présent, toujours prêt à s'associer aux luttes syndicales contre les projets de démantèlement du CNRS et les tentatives de marginalisation du département des Sciences de l'homme et de la société, et à défendre, à



travers la permanence d'un laboratoire d'aires culturelles comme l'IREMAM, les idées de solidarité et d'échanges méditerranéens voire d'espace scientifique franco maghrébin qui lui tenaient à cœur. Au-delà de ces enjeux de pouvoir et de politique scientifiques, dont il savait mesurer les implications en termes d'insécurité d'emploi et de carrière, il était toujours prêt à utiliser ces tribunes pour défendre en tant que chercheur militant la cause et les intérêts légitimes des personnels toutes catégories confondues.

Quant à son œuvre, elle est marquée au sceau d'une très grande fidélité à une problématique originelle d'histoire sociale et culturelle et à un engagement idéologique qui ne lui feront jamais défaut, même si, au cours de sa carrière de chercheur, il s'est attaché à élargir le champ disciplinaire et géographique de ses approches. L'axe principal de sa production scientifique est centré sur l'histoire de l'enseignement en Tunisie, une thématique suscitée par Roger Le Tourneau, qui fera l'objet de sa thèse de troisième cycle, publiée en 1974 sous le titre *Colonisation, décolonisation et enseignement. L'exemple tunisien*. Dans le sillage de ce travail, il entreprend, sous la direction du professeur André Miquel, une thèse d'Etat sur le Collège Sadiki, qu'il soutiendra en 1988 et qui sera publiée en 1995 dans une version remaniée et avec le label d'une co-édition franco-tunisienne, CNRS-Editions et Alif-Les Editions de la Méditerranée, sous le titre *Enseignement et nationalisme : le collège Sadiki de Tunis (1875-1956)*.

Avec la rigueur de l'historien s'appuyant sur un fonds d'archives très diversifiées, Nouredine Sraïeb a dressé une étude précise, dense et novatrice, qui relie l'histoire du réformisme tunisien, celle d'une institution scolaire dans toutes ses dimensions de promotion et de mobilité sociale, à celle d'un collège comme lieu de formation et d'engagement politique. Cet ouvrage n'a pas seulement le mérite de fournir une étude neuve du rôle multiple de cette institution, national, social, intellectuel et religieux ; il est représentatif, comme l'a souligné Michel Camau, des deux dimensions étroitement liées et qui caractérisent « l'horizon intellectuel » de Sraïeb : le réformisme tunisien et surtout le syndicalisme, à travers l'UGET, le syndicat étudiant tunisien, qui a été un important vecteur de sa socialisation politique.

En effet, à lire de près cet ouvrage qui est considéré comme un véritable marqueur de son identité, « un travail de socio-histoire qui relève d'une égo-histoire », pour reprendre l'expression de Michel Camau, on y trouve la référence à un célèbre penseur réformiste et syndicaliste, Tahar Haddad, dont les écrits et l'action ont très largement inspiré le mouvement d'émancipation sociale et de libération politique,

qui sera pris en charge par l'équipe du Néo-Destour et finalisé sous la direction de Habib Bourguiba. D'autres indices témoignent de ce rapport de Noureddine Sraïeb à Tahar Haddad, auquel il a consacré non seulement quelques écrits dans la *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, la *ROMM*, mais aussi une traduction en français de ses *Pensées et autres écrits*, dans une publication du CRIDSSH d'Oran.

Dans le prolongement de ces travaux, Noureddine Sraïeb va orienter ses recherches dans deux directions, qu'il entend inscrire dans une perspective de collaboration internationale et d'étude comparative. La première, toujours centrée sur l'étude de la place et du statut de l'école, porte sur deux objets : d'une part, les institutions de formation supérieure au Maghreb et de la période précoloniale jusqu'à nos jours ; d'autre part, les modes de production et de représentation de l'histoire des pays du Maghreb à travers les manuels scolaires. La seconde, sur des thèmes qui lui semblent traduire la continuité et en même temps le renouvellement de la pensée sociale et politique tunisienne héritée du mouvement réformiste du XIX<sup>e</sup> siècle : les questions de l'émancipation féminine et de l'évolution du mouvement syndical, auxquels viendront s'ajouter ceux de la vie associative et des réseaux de sociabilité sur le modèle des travaux, entre autres de Maurice Agulhon. Sur ces terrains de recherche, qu'il souhaitait travailler en coopération avec des institutions algériennes (l'Institut de sociologie d'Alger et l'URASC d'Oran notamment), il sera amené à réduire ses ambitions en raison de la situation qui prévalait dans ce pays et à reconvertir ses projets autour de l'organisation de rencontres scientifiques, tel le colloque tenu à Zarzis en 1994 et à travers la direction de travaux universitaires inscrits dans le cadre de DEA et de doctorat.

Connu pour ses recherches sur l'histoire culturelle et sociale, Noureddine Sraïeb a également investi d'autres terrains proches de l'ethno-histoire comme l'articulation entre des pratiques culturelles et des politiques publiques ou de la sociologie politique comme les rapports entre le renouvellement des élites politiques et le changement politique en général. Sur le premier axe, il a mis en place un programme de recherche sur les rapports entre culture et résistance au Maghreb, qui a abouti à la tenue du colloque de Zarzis en 1988 et à une publication des actes aux Editions du CNRS. Il s'est particulièrement intéressé à la poésie populaire d'une communauté noire du Sud tunisien et à la chanson tunisienne religieuse, amoureuse ou militante, ainsi qu'à l'origine géographique et sociale de ses auteurs. Sur le second axe, il a su mobiliser un réseau international de chercheurs relevant de plusieurs disciplines, telles que l'histoire, l'anthropologie et la science politique, et appelés à renouveler le champ des questionnements théoriques et des

investigations empiriques autour du concept d'élite et des catégories sociales qui lui sont habituellement associées. Ce sera le dernier colloque qu'il organisera à Zarzis en novembre 2000 et dont les actes seront publiés en 2003 dans le cadre d'une coédition franco maghrébine sous le titre *Anciennes et nouvelles élites du Maghreb*.

On ne saurait terminer ce rappel des points forts de son activité et de son œuvre scientifiques sans évoquer l'autre aspect de son itinéraire professionnel, consacré à l'enseignement et à la formation à la recherche qu'il a assurés dans les établissements universitaires de Lyon et surtout d'Aix-en-Provence. Engagé dès 1987 comme chargé de cours au département des sociologie de l'Université de Provence, à la fois dans les filières du 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cycle, il a su intéresser de nombreux étudiants à l'histoire sociale et culturelle du Maghreb contemporain, et leur faire partager ses interrogations sur le rôle formateur et émancipateur des institutions d'enseignement, à la fois dans le séminaire commun qu'il assurait avec les professeurs René Establet et Trinh Van Thao et dans les travaux de maîtrise et de doctorat qu'il a dirigés durant son parcours universitaire. Très attaché à la fonction de prestataire du savoir plus qu'au statut d'enseignant, il a même saisi l'opportunité d'un détachement auprès du ministère de l'éducation nationale sur un poste de professeur à l'Université de Nancy-II, chargé du département d'arabe. Cette parenthèse couvrira les trois dernières années de sa longue carrière professionnelle de 1998 à 2001, quelques mois avant de demander sa réintégration à l'IREMAM et d'y prendre sa retraite comme chercheur associé.

On ne saurait également terminer cette évocation du chercheur sans parler de l'homme, de son histoire personnelle et de sa personnalité qui ont profondément marqué la conception et le contenu de son travail scientifique. En effet, Nouredine Sraïeb n'a pas seulement laissé une empreinte exemplaire par son itinéraire professionnel, il a aussi drainé un remarquable courant de sympathie et de chaleur humaine à l'intérieur et même au-delà du cercle de ses relations de travail. Son affabilité naturelle, sa gentillesse et sa disponibilité toujours en éveil, son hospitalité jamais en défaut, sa bonne humeur parfois teintée d'une ironie qui transparaisait de son regard malicieux et de son sourire en coin, sa discrétion et sa douceur de caractère, sa très grande sociabilité, sont autant de traits de sa personnalité généreuse et attachante qu'il a mises au service de sa carrière professionnelle. Comme l'ont rappelé plusieurs de ses collègues, il ne concevait pas le travail scientifique sans l'accompagner par des liens amicaux fondés sur des connivences de toute sorte, dont l'appel à un savoir vivre et à un système de valeurs, qui

renvoyaient à cet humanisme méditerranéen transcommunautaire auquel il aimait s'identifier.

Homme des deux rives, toujours à l'écoute des gens, respectueux de l'histoire et de ses acteurs, il a conçu et construit son existence comme un pont entre des communautés différentes et des histoires différentes, sans pour autant occulter sa propre histoire politique ni renoncer totalement à ses engagements ni à ses convictions idéologiques. Son étude sur le collègue Sadiki, est assez emblématique à cet égard, pour peu que l'on veuille faire une autre lecture de ce collègue qu'a fréquenté précisément Nouredine Sraïeb et qui a été le lieu de sa socialisation humaniste, de son ancrage idéologique et de son engagement politique dans le parti communiste, avant de devenir l'objet principal de sa recherche... Dans sa pratique de chercheur, on retrouve également l'homme avec son intelligence hybride et résolument pragmatique, nourrissant une méfiance instinctive à l'égard des outils et du jargon théoriques, auxquels il préférerait opposer la collecte minutieuse des données et la relation des récits d'acteurs bien situés dans leur histoire singulière et dans la réalité sociale de leur terroir d'appartenance.

Ses écrits reflétaient toujours une fidélité inébranlable à ses convictions idéologiques comme à ses engagements politiques en faveur d'une solidarité internationale fondée sur une conception égalitaire des relations entre les individus et entre les peuples. Cette posture ne lui faisait pas pour autant perdre son identité tunisienne à laquelle il restait profondément attaché, par delà les vicissitudes de la situation politique du pays et les campagnes d'opinion contre le régime agitées par les médias internationaux. Au fond, si on voulait se hasarder à le caractériser par une de ces formules archétypes, qu'il n'aimait pas utiliser, il faudrait retenir l'image d'un chercheur engagé, imprimant à ses recherches, non pas le label convenu d'un scientisme aseptique, mais plutôt une tonalité normative, orientée dans le sens du progrès humain et social. Chercheur engagé, il se voulait aussi chercheur citoyen, soucieux d'assumer pleinement cette double fonction sociale sur ses deux territoires d'appartenance : à Zarzis, où il avait su créer une relation constante et très forte avec les différentes composantes du tissu social, et donné de sa personne pour animer la vie associative, à travers la promotion des jeunes sportifs et la mobilisation festive de la diaspora zarzissienne, et même faire de cette ville de l'extrême sud un foyer d'activités culturelles ; à Aix, qui était sa ville d'adoption pour y avoir passé l'essentiel de sa vie étudiante, militante, familiale et professionnelle, il avait su se faire apprécier au-delà du milieu universitaire et scientifique, et se faire beaucoup d'amis dans la société aixoise, au point de jouir d'une réelle

notoriété locale, y compris auprès des édiles municipaux ; dans le même temps, il s'était employé à consolider ses attaches avec sa ville natale en contribuant à mettre en place une coopération entre les deux villes, autour d'échanges annuels entre jeunes sportifs, de compétitions entre équipes de football et dernièrement d'un projet de création d'un centre de formation.

Chercheur engagé, chercheur citoyen, Nouredine Sraïeb appartient à cette génération de chercheurs qui a su porter un regard lucide et intelligent sur l'histoire des pays qui ont balisé leur trajectoire, et façonné leur identité autour des valeurs de tolérance et de solidarité auxquelles ils sont restés solidement et longuement attachés. Son message et son exemple qui appellent le respect et l'estime de notre communauté resteront présents dans nos mémoires.

## Sélection bibliographique <sup>2\*</sup>

### *Ouvrages d'auteur*

*Colonisation, décolonisation et enseignement : l'exemple tunisien*, Tunis, CNRS, Institut national des sciences de l'éducation, 1974.

*Tahar Haddad, les pensées et autres écrits* (traduction), Oran, CRIDSSH, 1984.

*Une institution scolaire : le Collège Sadiki de Tunis. Essai d'histoire sociale et culturelle*, thèse de doctorat d'État, Paris-III, septembre 1988, publiée partiellement sous le titre : *Enseignement et nationalisme : le Collège Sadiki de Tunis (1875-1956)*, Paris-Tunis, CNRS, Éditions Alif, 1995, 346p.

*Mohammed el-Fadhel Ben Achour, le mouvement littéraire et intellectuel en Tunisie au XIV<sup>e</sup> siècle de l'Hégire (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, traduction annotée avec introduction et index, Alif-Éditions de la Méditerranée, 1998.

<sup>2</sup> Nous n'avons retenu que les titres d'ouvrages de sa production scientifique, faute de pouvoir reproduire (ou trier de manière arbitraire dans) la très longue liste de ses contributions à des ouvrages collectifs, et de ses articles publiés dans *l'Annuaire de l'Afrique du Nord*, et dans d'autres revues françaises et étrangères.

\* **Note de la Rédaction** : Insaniyat a publié un article, du défunt, traduit en arabe, dans son n° 8, Mai-Août 1999 (Vol. III, 2). Le titre en était :

ممارسات ثقافية وجمعية سياسية: المثال التونسي

***Ouvrages sous sa direction***

*Les Relations entre le Maghreb et le Machrek. Des solidarités anciennes aux réalités nouvelles*, Aix-en-Provence, IRM, Université de Provence, 1984.

*Le Mouvement ouvrier maghrébin*, Paris, Editions du CNRS, 1984.

*Les Prédicateurs profanes au Maghreb*, Aix-en-Provence, Edisud, REMMM (51).

*Pratique et résistances culturelles au Maghreb*, Paris, CNRS Editions, 1992.

*Modernités arabes et turque : maîtres et ingénieurs*, Aix-en-Provence, REMMM-Edisud (72), 1994.

*Anciennes et nouvelles élites du Maghreb*, Alger-Tunis-Aix-en-Provence, Inas-Cérès-Édisud, 2003.

***Ouvrages en co-direction***

*Politiques scientifiques et technologiques au Maghreb et dans le monde arabe*, Paris, Editions du CNRS, 1982.